

Laurent Gagnepain

Fragments de lune

Cette nouvelle fait partie des lauréats du concours annuel 2023 de la revue *Rue Saint-Ambroise* et a été publiée dans le n°52. La revue, fondée en 1999, est devenue au fil des années une référence dans le domaine de la nouvelle contemporaine.

Fragments de lune a également été publiée dans le n°94 d'une autre revue de référence, *l'Encrier renversé*, suite à leur concours annuel... et a enfin été lauréat de l'appel à textes d'une revue plus confidentielle, *La lampe de chevet*.



Fragments de lune

« Fais attention, gamin, les rayons de lune vont cogner fort, cette nuit. »

Jean-Baptiste se demandait ce que le vieil homme avait voulu dire.

La rencontre avait été improbable : il ne s'attendait à croiser personne à l'extrémité de cette région quasiment déserte. Pourtant, à l'issue d'un long parcours sur un chemin proche de disparaître sous les ronces et les herbes folles, faute d'entretien, il était arrivé dans un hameau de quelques maisons à l'abandon, à l'exception d'une seule, devant laquelle un homme âgé fumait une cigarette à l'ombre d'un figuier.

Ils avaient immédiatement engagé une discussion nourrie, surpris autant l'un que l'autre, pas mécontents de briser pour un temps leur solitude.

Le vieil homme vivait seul depuis quelques années. « Tu comprends, petit, le seul accès au village est l'étroit chemin par lequel tu es arrivé. L'unique moyen d'amener des vivres est à dos d'homme, ou d'âne : ce n'est plus dans l'air du temps. On veut tout, tout de suite. Alors... Quant à arriver par la mer, il ne faut pas y compter, comme tu le constateras peut-être par toi-même. »

Jean-Baptiste avait visité une à une les maisons abandonnées, où tout était resté en place. Dans le vaste patio de l'une d'elles, la végétation se déployait et rongait petit à petit une table ronde en fer forgé recouverte de mosaïque colorée, sur laquelle un livre bruni, au titre effacé par le soleil et les années, semblait personnifier le passage du temps.

Le vieil homme l'avait invité à déjeuner. « Je n'ai presque plus la force d'aller me ravitailler. Je n'ai personne pour m'aider. Quant à déménager, à mon âge ? Tu n'y penses pas. Bientôt, je vais crever, vois-tu, et ce hameau va revenir à la nature. Quelque part, cela m'apaise. Les herbes vont tout envahir, recouvrir le sol, les murs, les terrasses, mon corps ou ce qu'il en restera, car il n'y aura personne pour m'enterrer. Les arbres pousseront dans chaque pièce, traverseront les toitures, les fenêtres. Quelques années après, bien malin qui pourra dire qu'ici des humains ont vécu en paix et en harmonie. »

Jean-Baptiste prenait grand plaisir à écouter son hôte. Ce dernier faisait lui-même son vin, dont il remplissait généreusement les verres dès qu'ils se vidaient. Malgré l'ombre de la treille, la chaleur était étouffante, et Jean-Baptiste eut vite la tête qui tourna. Il trouvait le vin excellent, bien qu'il se sache la proie d'un biais de contexte. La rencontre était peu probable, le temps magnifique, la discussion passionnante avec cet homme échappé d'une autre époque, tout concourait donc à

magnifier le vin, qui devait pourtant être lourd, vineux et capiteux. Sa robe avait quasiment la noirceur du drapeau de la révolte, du drapeau des anarchistes.

Ils se roulèrent une cigarette au moment du café, et fumèrent tranquillement, sans plus deviser.

Jean-Baptiste remercia son hôte, lui précisa qu'il comptait descendre vers la mer, s'enquit de la route, et prit congé. C'est alors qu'en guise de salut le vieil homme lui dit : « *Fais attention, gamin, les rayons de lune vont cogner fort, cette nuit* ».

Jean-Baptiste cheminait rapidement et avec allégresse, heureux d'être en pleine santé, tout à la joie d'une marche sous le soleil. Même le poids du sac à dos semblait disparaître.

La garrigue s'étalait désormais à perte de vue. La chaleur faisait flotter un nuage vrombissant de vapeur au-dessus du paysage. L'air vibrait. De nombreux arbrisseaux et arbustes se développaient, comme le buis, le genévrier, le thym, le romarin, l'estragon, la lavande, l'ail ou la sauge. Jean-Baptiste identifia également des arbousiers, des bougainvilliers, des ajoncs et de nombreux jasmins ligneux. Le sentier naviguait au milieu d'une véritable explosion de senteurs et de couleurs.

Au bout de quelques dizaines de minutes, il vit apparaître une étendue bleutée au-delà de la falaise. Impatient de découvrir l'immensité de la mer, il accéléra encore le pas.

Il ne fut pas déçu. Plusieurs centaines de mètres plus bas, à l'aplomb de l'à-pic, les vagues se déchainaient et tourbillonnaient, se jetaient contre les rochers, comme si elles voulaient en arracher des fragments et les engloutir avec voracité. À perte de vue, la mer se déployait.

Il était seul au milieu d'un paysage d'une terrible beauté, si intense qu'elle en devenait presque angoissante. Durant un instant, il crut enfin pouvoir toucher du doigt ce que Camus avait voulu dire dans le Mythe de Sisyphe : « *L'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde* ».

Il s'assit et chercha des yeux l'étroit passage menant vers la mer. Le vieil homme, avant d'évoquer la lune de façon obscure, lui avait déconseillé de l'emprunter. Jean-Baptiste avait ri intérieurement.

Une fois repérée la brèche qui indiquait le début de la descente, il se désaltéra, rajusta son sac et se dirigea vers le bord de la falaise.

Fort heureusement, il n'avait pas le vertige, sans quoi il aurait dû renoncer immédiatement. Le moindre coup d'œil vers le bas donnait le tournis. La mer tantôt émeraude tantôt bleue, promesse de fraîcheur et de libération, semblait l'appeler, telle une sirène voulant faire sauter le marin par-dessus bord. Un petit pas de côté, et adieu.

L'accès à la mer tenait plus du chemin de chèvre, ou de cabri, que du sentier de randonnée. Il fallait prendre grand soin de ne pas glisser. Les prises étaient incertaines, la pierre s'effritait, le soleil brûlant réverbérait et écrasait tout volume, tout relief.

Il fit halte sous un éperon rocheux et s'épongea le front, avant de regarder vers le haut de la falaise. Il n'avait pas fait le tiers du chemin. Le soleil déclinait et poursuivait sa course vers la mer. La chaleur presque solide réfléchie par le roc et que l'on croyait pouvoir éteindre, le chant des cigales, la vive senteur des plantes, le bourdonnement des abeilles, la course des lézards, le bruit des vagues, cette sollicitation extrême des sens lui faisait tourner la tête.

Il reprit un peu plus lentement la descente. La falaise, à cet endroit, semblait se replier sur elle-même. Jean-Baptiste était désormais entouré de trois côtés par les parois abruptes et pouvait encore apercevoir les vagues bouillonnantes, tout en bas, formant un étroit cercle vert inconstant et ondoyant, et par la brèche d'environ deux mètres, la mer luisante et calme.

À chaque pas désormais, il se demandait s'il était raisonnable de continuer cette descente. Atteindre son but, se poser sur un rocher, contempler la mer quelques instants, puis remonter presque aussitôt, car la nuit se rapprochait : cela avait-il un sens ? Trop engagé pour reculer, il décida de poursuivre et d'accélérer, le cœur à présent empli d'une sourde angoisse.

Peu après, Jean-Baptiste se retrouva à l'ombre. Cette relative fraîcheur était bienvenue. Il regarda au-dessus de lui, et crut voir le soleil voilé, alors qu'il n'y avait nul nuage. Il comprit alors qu'il regardait la lune, qui venait d'apparaître. Elle était ronde et pleine. Peut-être était-il plus tard qu'il ne le croyait.

Il observa au-dessous de lui, et vit que la mer n'était plus si loin. « Allons, un dernier effort ! Le but est proche. » Ragaillardi à l'idée d'être bientôt au bout du voyage, il força l'allure.

Soudain, un drôle de murmure le fit s'arrêter. C'était comme un bruit de tourbillon, d'eau vive, qui étrangement provenait d'au-dessus.

Il se retourna et vit l'eau jaillir sur le chemin qu'il venait d'emprunter. Il fronça les sourcils et tenta de comprendre. À chaque seconde désormais le flot jaillissait plus fort, se muait en ruisseau, puis bien vite en torrent.

Il ne tarda pas à saisir. La marée montait, et, par une étrange fantaisie des creux et des vides de la falaise, l'eau s'engouffrait dans les interstices, dans de multiples boyaux, montait rapidement, et redescendait au-dessus de lui par l'étroit chemin, désormais impraticable.

Il se rappela que c'était une période de grand coefficient de marée. La pleine lune allait encore accentuer le marnage qui, dans la région, pouvait facilement dépasser quinze mètres.

Il jeta un coup d'œil par la brèche, et vit que le soleil était en train de plonger dans la mer. D'ici quelques minutes, il fera nuit. Il essaya de rebrousser chemin, mais peine perdue : l'eau bouillonnante jaillissait, tourbillonnait, s'accrochait à ses pieds, semblant vouloir le faire basculer dans le vide.

Jean-Baptiste fit le point. Il ne pouvait ni descendre, car il serait bien vite coincé par la mer, ni remonter, car la force des flots rendait impossible toute tentative de gravir la falaise. Il songea bien à rejoindre la mer tout de même, laisser son sac et se mettre à l'eau, mais pour aller où ? Il était certes bon nageur, mais l'à-pic se poursuivait sur des dizaines de kilomètres, et la marée montante allait le drosser sur les roches acérées, sur les éperons. Tenter d'aller plus au large ? C'était la mort certaine par épuisement.

L'unique solution était d'attendre la marée haute, de trouver un point d'ancrage et de ne plus le lâcher, puis d'espérer l'arrivée rapide du jusant.

Il enfila l'une sur l'autre les deux polaires qu'il avait dans son sac, arrima ce dernier comme il le put à un arbuste qui avait pris racine dans une anfractuosité de la roche, et chercha du regard des endroits susceptibles de lui servir de refuge.

Il fallait désormais être patient. L'obscurité se fit. La lueur du soleil fut remplacée par celle, plus obscure, de la lune. La marée montante envahissait patiemment la brèche, poussant lentement son avantage. Peu de temps après l'arrivée de la nuit, Jean-Baptiste se retrouva entièrement dans l'eau. Il devait lutter pour ne pas se laisser arracher de la falaise, se faire entraîner au large par l'impétuosité de la mer.    chaque assaut, à chaque vague, il était submergé par le bouillonnement et les embruns, et il faillit à plusieurs reprises lâ  cher prise et se laisser engloutir.

Puis, son pied rencontra un roc bienvenu, sa main agrippa une racine, et il put jouir d'une relative stabilité. Il savait néanmoins que le temps de survie de l'homme dans une mer à 14 degrés, ce qui devait être le cas, était de quelques heures. Il tenta de s'extraire de l'eau et de rejoindre le chemin, mais peine perdue, il glissait à chaque tentative et risquait de se retrouver emporté.

Il frissonna en se rappelant l'avertissement prophétique du vieil homme : *« Fais attention, gamin, les rayons de lune vont cogner fort, cette nuit. »*

Il leva les yeux au ciel. L'astre lunaire semblait plus proche que jamais, blanc et globuleux, inerte et bête, menaçant et obsédant. Il réfréna l'envie absurde d'arracher des cailloux à la falaise et de les lancer vers elle, qui semblait le narguer. Elle qui était responsable de la marée, de ses maux !

Il fut surpris de la rapidité avec laquelle la lune traçait sa route dans le ciel. Sous peu, il ne pourrait plus la voir. Il se mit alors à imaginer que c'était sa propre volonté, sa propre concentration, qui chassait la lune, là-haut, et la forçait à fuir. Il y croyait presque lorsqu'après un petit moment passé à ce jeu, elle disparut de son étroit champ de vision.

Petit à petit, il sentit la vigueur de la mer décroître. Les flots s'assagissaient. Le calme revenait. Le jasant n'allait plus tarder.

Peu après, il entendit un premier bruit de cascade. L'eau redescendait, jouait dans les anfractuosités de la roche, laissait entendre une musique cristalline, cherchait des chemins détournés, faisait l'école buissonnière. Il s'obligea à attendre encore plusieurs minutes, puis se risqua à se hisser sur le chemin, à sec à présent. Il s'assit et contempla le spectacle de la mer qui, dans la brèche, les boyaux, les creux, les vides, refluit de toute part.

Il commença la lente remontée. L'exercice était bienvenu et contribuait à réchauffer sa température corporelle. Au fur et à mesure qu'il gravissait la pente, il voyait la nuit céder doucement la place, et la lumière du soleil levant commencer à lécher le haut de la falaise, éclairant les roches, révélant leur blancheur virginale.

Il accéléra, tant il avait hâte d'arriver au sommet, de se reposer, de se réchauffer. Il demeurait prudent néanmoins, car il se rappelait le « Salaire de la peur », le dernier virage qui fait tout échouer alors que l'on est si près du but.

Enfin, il surgit sur la garrigue. Il se retourna et regarda derrière lui. Loin en contrebas, la mer continuait à refluer, comme à regret. Il leva les yeux. La lune avait disparu, cédant la place au soleil rayonnant.

Il rit.

Il rit d'être vivant, de s'en être sorti, d'être ébloui par le soleil. Il rit de pouvoir lui rendre hommage, de pouvoir narguer la lune. Il rit d'envisager les retrouvailles avec le vieil homme, de partager avec lui plusieurs pichets de ce vin lourd et enivrant. Il eut envie de bondir vers le ciel, vers la lumière, afin de célébrer la vie.

En se retournant vivement pour aller retrouver le chemin qui le mènerait vers le hameau, sa cheville dérapa et il tomba sur le côté. La roche, instable, céda. Sa chute fut brève et violente. Les rochers le cueillirent et la mer l'engloutit avec voracité.

Au même instant, le vieil homme termina une cigarette, s'assit sur le banc devant sa maison, regarda une dernière fois le figuier, et ferma les yeux. Peu après, son cœur s'arrêta de battre.

Le temps fut suspendu. Les mouettes cessèrent leurs cris railleurs. La mer sembla s'arrêter et se recueillir. Les cigales étaient muettes, les oiseaux frappés de stupeur. Le vent était retombé.

Plus que jamais, un silence déraisonnable envahissait le monde.

Laurent Gagnepain